

YISHAÏ SARID

Le Monstre de la Mémoire

roman traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz

ACTES SUD

À l'attention de
M. le président de Yad Vashem

Cher monsieur,

Vous trouverez ci-après le récit de ce qui s'est récemment passé là-bas. On m'a laissé entendre que vous attendiez ce compte rendu et je tiens, pour ma part, puisque vous m'avez fait confiance, à vous donner mes explications. Dans un premier temps, je croyais pouvoir rester à distance et être capable de dresser un constat d'une neutralité tout universitaire, sans que n'y transparaissent ma personnalité ni même mon parcours – lesquels n'ont rien de particulièrement intéressant –, mais au bout de quelques lignes, force m'a été de constater que je n'y arriverais pas : je suis le réceptacle de cette histoire, et celle-ci sera à jamais perdue si les fissures qui me gagnent venaient à s'élargir au point de me briser. Sachez que j'ai toujours cru en vous. J'ai participé à un certain nombre de débats et de consultations que vous avez organisés, vous m'avez aussi confié plusieurs missions importantes – dont la dernière

en cause. Je n'oublierai pas le discours émouvant que vous avez prononcé à l'occasion de la parution de mon livre. Je vous ai assisté de mon mieux et pourtant, il ne me semble pas que nous ayons, à ce jour, échangé le moindre propos anodin. Je ne vous en tiens pas rigueur, je sais à quel point votre tâche est lourde. Je me souviens de votre bureau dont la fenêtre donne sur la magnifique forêt de Jérusalem, de l'odeur de pierre qui émane de ses murs et de l'excellente facture de vos costumes. Je me suis toujours considéré comme votre fidèle commissionnaire. Je garde en tête l'image de votre visage intelligent et si, aujourd'hui, je m'adresse à vous de la sorte, c'est que vous êtes le représentant officiel de la mémoire.

Ce sont des raisons pragmatiques qui m'ont poussé à me consacrer à l'étude de la Shoah. Mon service militaire achevé, j'ai, comme tout jeune démobilisé israélien, entrepris un grand voyage et, après avoir longuement hésité, je me suis inscrit à l'université pour étudier les relations internationales et l'histoire. Mon rêve était d'intégrer les services diplomatiques. Je pensais que j'aurais une vie plus épanouie en dehors de ce pays. Certes, je savais que cette branche avait perdu de son prestige et qu'à l'ère du numérique, son utilité devenait moins évidente, mais c'était justement à mes yeux un avantage. Je m'imaginais assis dans un café sous les tropiques, vêtu d'un costume clair, à traîner mon élégante nonchalance du matin au soir pour un salaire correct bien que modeste, versé par l'État. Je n'aspirais pas à jouer les premiers rôles ni à donner mon nom à des rues ou à des places publiques. Et si j'aime les livres qui traitent de faits historiques ou de la vie de personnages célèbres, c'est parce qu'ils

me rassurent : tout y est déjà scellé, définitif et immuable. Je suis beaucoup moins à l'aise avec les œuvres de fiction qui, elles, dépendent des caprices d'un tiers. Durant ma deuxième année d'université, je me suis présenté au concours du ministère des Affaires étrangères, j'avais alors vingt-quatre ans, et j'ai réussi sans mal la première épreuve écrite. Quelques semaines plus tard, j'ai été convoqué au deuxième stade de sélection. Là, nous avons eu droit à un stage de groupe composé de toutes sortes de jeux retors qui, après avoir bien diverti nos examinateurs, se terminait par des entretiens personnels. Au fil des heures, j'ai senti que ça se passait de plus en plus mal pour moi et n'ai pas eu besoin de recevoir la réponse pour savoir que j'avais échoué. Je voyais mon avenir tellement compromis que j'ai alors envisagé de tout plaquer et de partir en Asie – en Thaïlande. Des raisons financières et familiales (mon père est tombé malade à ce moment-là) m'ont empêché de mettre ce projet à exécution. Mon rêve diplomatique s'étant brisé, j'ai laissé tomber les relations internationales, elles ne m'intéressaient pas vraiment, pour ne garder que mon cursus d'histoire qui, lui, me comblait. J'adorais rédiger toutes sortes de travaux érudits, entreprendre des recherches, rester des heures assis à la bibliothèque penché sur de vieux textes, aller à la cafétéria, en revenir d'un pas serein, l'expression sérieuse et inspirée gravée sur le visage. J'ai tout naturellement continué en master. Le mémoire que j'ai rendu après avoir suivi le séminaire du directeur du département m'a valu ses éloges et m'a permis de me distinguer à ses yeux. J'ai eu la chance de lui plaire et il m'a proposé de me prendre comme assistant. À

ma grande fierté, je me suis donc retrouvé promu historien en devenir. Ensemble nous discussions des opportunités qui s'offriraient à moi, je m'imaginai déjà poursuivre mes études à l'étranger puis, professeur respecté, couler des jours paisibles assis devant une cheminée à Oxford ou Boston. Mon échec diplomatique me désolait déjà beaucoup moins.

Je restais cependant toujours aussi terrorisé par l'histoire du temps présent, que je voyais comme un torrent déchaîné, capable de tout emporter sur son passage. Or moi, j'aspirais à une vie tranquille, tournée vers les époques anciennes dont les événements révolus n'éveillent plus aucune émotion chez quiconque. J'ai envisagé de me spécialiser dans l'histoire de l'Extrême-Orient, mais j'ai compris qu'il me faudrait pour cela apprendre le chinois et le japonais, or les langues étrangères ne sont pas vraiment mon fort. Je tenais à garder mes distances avec les révoltes et les tragédies de notre peuple : j'ai tout de suite pressenti le danger qui me guetterait si je m'aventurais dans ces contrées-là. Mais j'ai alors fait la connaissance de Ruth, compris que nous nous dirigions vers le mariage et me suis retrouvé face à mes responsabilités. Après avoir longuement soupesé la question, je suis arrivé à la conclusion que si j'avais apparemment à ma disposition toute l'histoire de l'humanité, je ne disposais, en pratique, que d'un choix limité. À l'université, rares étaient les postes permanents qui se libéraient et les nouveaux recrutements se faisaient avec le statut de vacataire, ce qui revenait à être prestataire de services et à gagner un salaire de misère. Mon mentor, qui m'appréciait toujours autant, m'a alors

informé que les Renseignements militaires, à la recherche de spécialistes de l'Iran, étaient prêts à financer au candidat qui leur conviendrait un doctorat en histoire de l'Empire perse, sous condition toutefois, a-t-il précisé, que celui-ci s'engage ensuite pour sept ans dans l'armée de métier. J'avais beau savoir qu'il s'agirait d'occuper un bureau au siège de l'État-Major situé en plein Tel-Aviv et non de retrouver la fournaise des tanks de mon service militaire, rien qu'à la pensée de rempiler, j'en perdis le sommeil. De plus, cette spécialisation aussi impliquait l'apprentissage d'une langue étrangère ardue. Après quelques nuits d'insomnies et de cauchemars, j'annonçai à mon directeur que je déclinais l'offre, ce qu'il prit avec compréhension, ajoutant que, dans ce cas, il ne me restait qu'une seule voie réaliste : si je voulais vraiment devenir historien en Israël, je devais faire une thèse en rapport avec la Shoah – un sujet effrayant pour moi qui voulais ne mener ma barque qu'en eaux calmes, loin des tensions et des émotions fortes. Dans l'espoir d'échapper à ce fardeau, j'ai entamé quelques démarches, dont l'une a failli aboutir : une bonne université australienne, à Perth, était prête à m'accueillir pour une thèse sur l'Europe médiévale. On me fournissait un logement et on m'assurait un poste d'enseignant. Mais Ruth n'avait aucune envie de partir là-bas, or la date de notre mariage était déjà fixée. Si nous nous étions envolés pour ces plages ensoleillées où l'on vous sert de la bière dès quatre heures de l'après-midi, peut-être notre destin commun aurait-il été différent. J'ai cédé. Je me suis présenté devant mon directeur et lui ai annoncé que j'étais prêt à m'atteler au devoir de mémoire. Dès cet

instant, quasiment tout s'en est trouvé amélioré. D'abord, j'ai aussitôt reçu une bourse (don d'une famille juive américaine) qui n'était pas énorme mais suffisante pour subvenir à nos humbles besoins. Je me suis mis à l'allemand et, sans maîtriser davantage que les fondamentaux – je ne me suis jamais frotté à Heine ou Goethe –, je fus capable, au bout de quelques mois, de lire et de comprendre la correspondance administrative des SS. Je me suis jeté sur tous les livres et tous les travaux auxquels j'ai eu accès, j'ai une grande capacité à ingurgiter en un temps record une somme impressionnante de documents. C'est mon point fort. J'ai immédiatement été très attiré par tous les détails techniques liés à l'extermination : les structures, le personnel requis, le mécanisme. J'ai étudié ces questions tellement à fond que le sujet de mon doctorat s'est imposé de lui-même et a aussitôt été validé par qui de droit. J'avais trouvé ma voie.

Étude comparative des méthodes d'extermination mises en œuvre dans les camps de la mort allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, tel était l'intitulé de ma recherche. J'ai mis en parallèle les processus d'extermination de chacun des camps – Chełmno, Belzec, Treblinka, Sobibor, Majdanek et Auschwitz (en prenant bien sûr en compte que ces deux derniers étant aussi des camps de travail, ils différaient des premiers, exclusivement voués à l'extermination) – dont j'ai isolé les différentes composantes. J'ai ensuite passé au crible de l'historien le processus qui a prévalu dans chacun de ces camps, à partir de la descente du train, puis le déshabillage, la collecte des vêtements et des bagages, les mises en scène organisées par les Allemands pour

rassurer les milliers de déportés, la tonte, la marche vers les chambres à gaz, l'architecture des bâtiments et le gaz utilisé, l'attente, la manière dont les victimes étaient introduites dans ces chambres, l'arrachage des dents en or et la recherche d'objets précieux dans tous les orifices du corps, l'élimination des cadavres, la répartition de la main-d'œuvre entre les différentes tâches, etc. J'ai listé les similitudes et les différences. Il va sans dire que chaque étape était constituée d'un nombre incalculable de facteurs, lesquels, suivant les camps, proposaient leurs propres variantes. J'ai lu des centaines (voire des milliers, pourquoi hésiter à le dire ?) de livres et de témoignages sur la vie et la mort dans ces enfers. De plus, j'ai examiné d'aussi près que possible les documents de première main afin de clarifier certains détails qui n'avaient pas encore été intégralement mis en lumière. Ceux-ci m'ont apporté une profusion d'informations, un matériel à travers lequel j'ai navigué sans perdre le nord. Bien que mes diagrammes de flux de données se soient complexifiés, je suis toujours resté maître à bord. J'ai commencé par classer méticuleusement les faits, Ruth m'a aidé en créant des fichiers comparatifs dédiés, puis a surgi la question scientifique qui s'imposait : comment expliquer la diversité relative des méthodes de travail et leur absence de similitude totale, alors que, par nature, une telle planification, au service d'une telle mission, laissait présager la conclusion inverse ?

En parallèle, pour gagner ma vie, je me suis fait embaucher comme guide à Yad Vashem. C'est d'ailleurs vous en personne, monsieur le président, qui dirigiez la commission de recrutement, je me

souviens de votre prestance, de la fascination que vous avez aussitôt exercée sur moi. Vous m'avez demandé pourquoi je voulais accompagner des groupes – étais-je conscient des répercussions que cela allait avoir sur mon mental ? Ma réponse n'était qu'à moitié vraie : je vous ai dit qu'en tant qu'historien, partager avec le grand public les connaissances que j'avais acquises me semblait une occasion exceptionnelle de mettre en pratique mes études. J'ai omis de préciser que ma femme était enceinte et que je devais gagner ma vie. J'ai ajouté que je préparais ma thèse et connaissais à présent les techniques d'extermination sur le bout des doigts. Dans mon CV, j'avais aussi mentionné que durant mon service militaire j'avais été instructeur à l'école des blindés et qu'à l'université, j'avais été l'assistant du directeur du département d'histoire. Les membres de la commission m'ont demandé de leur retracer brièvement, comme si je parlais à des lycéens, la révolte du ghetto de Varsovie. J'ai dû faire bonne impression puisque, le lendemain, on m'annonçait que j'étais pris. Si je n'ai pas tenu compte de votre avertissement sur les dangers psychiques auxquels je m'exposais, c'est parce que je suis quelqu'un de très équilibré et je pensais être immunisé contre ce genre d'atteintes. Je me suis jeté dans l'arène à corps perdu, avec la fougue d'un jeune taureau. J'ai immédiatement commencé à encadrer des groupes dans le musée, les salles d'études, le long de l'allée des Justes, j'ai déversé sur notre jeunesse une partie du savoir que j'avais emmagasiné et je l'ai fait avec talent. Mon but était d'offrir aux adolescents un résumé aussi clair et net que possible de cette histoire et de ses multiples ramifications en choisissant

uniquement quelques axes précis et non d'essayer de suivre tous les méandres des récits secondaires, car alors, ils s'y perdraient. Les élèves d'une des premières classes que j'ai ainsi guidées m'ont d'ailleurs dit que, grâce à moi, ils comprenaient enfin l'ampleur de cette énormité nommée Shoah. J'étais très consciencieux, je préparais mes conférences avec un grand sérieux, il ne m'est jamais arrivé de venir travailler les mains dans les poches. Je parlais de l'hypothèse qu'ils ne savaient rien et que j'avais l'entière responsabilité de leur transmettre la mémoire. C'est pourquoi, par exemple, je leur expliquais les racines de l'antisémitisme à partir des temps anciens et jusqu'à l'époque moderne, la montée du nazisme où j'insérais une courte biographie d'Adolf et de ses premiers partisans, je parlais aussi de la déclaration de guerre, de la privation des droits, puis de la création des ghettos, de l'exil et enfin de l'extermination. Parfois j'étais interpellé par le visage intéressant d'un de mes jeunes auditeurs ou auditrices, par une question intelligente qui m'était posée, mais en général, les classes se succédaient sans que cela me marque particulièrement. Je me souviens qu'une fois, vous êtes entré à l'improviste au milieu d'une présentation que je faisais devant des lycéens de Rehovot ou de Guédéra, vous vous êtes assis au fond de la salle et m'avez fait signe de continuer. Je n'ai pas résisté à l'envie de vous impressionner. Sur l'écran, je projetais à ce moment-là un plan schématique de Treblinka. Je me suis attaché à virevolter d'une étape à l'autre et suis arrivé avec aisance jusqu'aux immenses fosses d'incinération des cadavres. Au bout de quelques minutes, vous avez hoché la tête et êtes sorti. Ensuite, la directrice du département est venue